

L'école de Michel^(*) dans l'époque autour de 1800

Rolf Speckner

« L'université libre pour la science de l'esprit », fondée par Rudolf Steiner, se comprend elle-même comme une expression terrestre d'une « école suprasensible de Michel ». Cet article explore des formes d'apparition précoce de cette école de Michaël et montre comment celle-ci se trouve en connexion avec l'université fondée par Rudolf Steiner.

Le mouvement anthroposophique s'est fait connaître dans le monde avant tout au moyen de ses institutions sociales de pratiques de vie. D'autres orientations, qui activent la culture d'une vie de l'esprit, remplissent pareillement des tâches sociales. D'une manière exemplaire, les institutions caritatives des Églises rassemblent de grosses contributions de don, qu'elles utilisent ensuite dans des contextes médicaux, pédagogiques ou autres. Se trouve ici à l'arrière-plan une image chrétienne du monde dont les manières de procéder et les moyens sont pourtant totalement imprégnés par la civilisation matérialiste actuelle. Des hôpitaux placés sous la responsabilité religieuse ne répondent pas de l'emploi d'une médecine « catholique » ou d'une médecine « évangélique », mais leur fondement médical repose bel et bien sur une image du monde qui résulte et a été développée par les sciences naturelles matérialistes. On pratique certes d'une manière qui reconnaît profondément l'humanité, mais on laisse intacte les procédures matérialistes afférentes. Technique et science restent donc indemnes des impulsions spirituelles. Le seul et unique mouvement qui dispose aussi de méthodes et remèdes, au moyen desquels il imprègne de spiritualité les conditions extérieures de la vie, est le mouvement anthroposophique.

École ésotérique & pratique de vie

Les moyens et méthodes cognitives, pour trouver la voie d'une mise en oeuvre de ce genre, furent développés par Rudolf Steiner et décrits, par exemple, dans son ouvrage de base : *Comment acquiert-on des connaissances des mondes supérieurs ?* L'université libre pour la science spirituelle, que Steiner a remaniée, en lui donnant une structure nouvelle en 1923/24, est un atelier dans lequel, sur la base des mantras donnés par Rudolf Steiner, doit s'ensuivre une formation à l'ésotérisme. Un objectif déclaré de « l'université libre pour la science spirituelle », c'est celui de compléter la compréhension matérialiste unilatérale de l'être humain et du monde au moyen d'un occultisme christique, lequel est en situation de tenir bon face aux exigences du présent dans les circonstances de vie de l'humanité. La position particulière de cet ésotérisme de la *Mitteleuropa* se révèle dans le fait qu'il plonge ses racines dans le monde spirituel, mais fructifie dans le monde, par exemple sous la forme de la pédagogie Waldorf, la médecine anthroposophique, l'agriculture *Déméter* [bio-dynamique, car *déméter* est connue désormais comme une « marque » . *ndt*], la pédagogie curative, etc.. Dans cette volonté de transformer le monde agissent les membres de l'université libre en bonne intelligence avec une entité spirituelle particulièrement importante, l'Archange Michel. Sa figuration médiévale, en tant que dompteur du dragon du mal, renvoie à sa volonté de ne pas abandonner la Terre, en particulier de ne pas laisser échapper le divin-spirituel et de maintenir au contraire correctement la relation entretenue par celle-ci avec le monde divin-spirituel. Le centre spirituel de l'institution extérieure « université libre de pour la science de l'esprit » s'appelle pour cette « école de Michel ». Tandis que l'université libre pour la science spirituelle est aussi une institution dans le monde, j'utilise ici le nom « d'école de Michel », lorsqu'il est question de l'interaction de l'Archange et Esprit d'époque, Michel, avec les êtres humains qui lui sont liés.

(*) Il va de soi qu'avec l'Archange Michaël, en allemand, on désigne bien ici, sans ambiguïté aucune, l'Archange Michel, en français. Pour le préciser, donc, il s'agit du même Archange qui inspira, à n'en pas douter historiquement, par exemple, Jeanne d'Arc, la Pucelle d'Orléans, afin qu'elle « boutât les Anglais hors du royaume de France » et séparât, pour leur bonheur spirituel mutuel, le royaume d'Angleterre et celui de France. En outre, ayant œuvré grandement et judicieusement au développement de l'âme d'entendement, puis aussi de celle de conscience, l'Archange en question a reçu logiquement une « promotion » et est donc plutôt désormais un niveau de l'Archée, car il est d'ailleurs l'esprit inspirateur de l'époque présente que nous vivons, en particulier du cosmopolitisme de celle-ci. Chez Michel, il n'y a donc rien d'allemand, rien de français et rien d'anglais ou encore moins d'américain ou d'arabe, mais bel et bien tout du Christ en lui ! *ndt*

Maçonnerie Misraïm et service de Michel

L'École de Michel est un des mouvements spirituels les moins bien connus du présent. Mais celui-ci n'est cependant pas aussi nouveau qu'il semble. Pendant des siècles ses membres en ont préparé l'apparition. On va en éclaircir ici l'activité cachée et publique autour de 1800. Mais regardons d'abord les origines de « l'université libre pour la science spirituelle ». Elle se trouve en continuité directe des institutions mises en place par Rudolf Steiner avant la première Guerre mondiale. L'école ésotérique de 1904 et la franc-maçonnerie Misraïm, pratiquée à partir de 1906, furent remaniées à plusieurs reprises mais entrèrent dans l'université libre pour la science de l'esprit. Suivons ces transformations à rebours.

Lorsque, le 15 février 1914, Rudolf Steiner inaugure l'université libre pour la science de l'esprit, dès sa première phrase, il dit quelque chose d'étonnant. Il voulut en effet *redonner* à l'université libre pour la science de l'esprit la *tâche* qu'on menaçait de lui ravir de force.¹ Cela contredit la représentation qui circule dans les milieux anthroposophiques que cette université fût quelque chose de complètement nouveau, quelque chose qui n'avait jamais existé auparavant. Dans le premier cycle de l'université libre (« première *Klasse* [en allemand, *ndt*]), pour lequel Rudolf Steiner avait donné un corpus de 19 cours de formation, se trouvent deux indications importantes pour la compréhension de cette institution : **1.** L'exposé que Rudolf Steiner fit dans ces cours, n'était pas seulement de son propre fait, mais — et ceci concerne tout particulièrement le contenu des mantras qui y furent donnés — les paroles mêmes de l'Esprit du temps Michel. **2.** L'entité, qui est caractérisée ici du nom de Michel, mais qui a agi cependant aussi sous d'autres noms dans l'histoire de l'humanité, mènerait les élèves de Michel « à la formation correcte du Rose-Croix ». Sur cette affirmation, un éclairage sera donné à la fin de l'article.

Les trois cycles [*Klassen*] que voulut instaurer Steiner — de son vivant seul le premier fut mis en place —, étaient censés être une empreinte de l'école suprasensible de Michel. Et donc celle-ci devait reposer au fondement de l'édification de « l'université libre ». Elle n'est donc pas structurée dans les formes académiques du 19^{ème} siècle. L'origine médiévale des universités prit pareillement naissance d'un cheminement de l'âme vers l'esprit qui devait être connu et enseigné, [ou encore formé, éduqué, cultivé, médité, acquis, réfléchi, etc. *ndt*] au moyen de la pratique des sept arts libéraux : dans le *trivium*, par les moyens de la parole : grammaire, rhétorique et dialectique ; dans le *quadrivium* par les moyens de la mathématique : arithmétique, géométrie, musique et astronomie. Devant cet arrière-plan, la large perspective devient évidente dans ses premières grandes lignes, que Steiner a ouverte en renvoyant à l'école correcte du Rose-Croix. La conquête de haute lutte pour rendre des connaissances suprasensibles accessibles à une université terrestre, a déjà une tradition longue de plusieurs siècles, qui remonte jusqu'au 13^{ème} siècle.

Lors de la première annonce de « l'université libre », dans le cadre de la refondation de la Société anthroposophique à la Noël 1923, Rudolf Steiner expliqua aux participants : « Ne vous effrayez pas de ces trois cycles [*Klassen*], mes chers amis, ils étaient déjà présents avant dans la Société anthroposophique, seulement sous une autre forme, jusqu'en 1914. »² Ainsi rattachait-il directement le travail de l'école ésotérique et la franc-maçonnerie Misraïm. Avec l'éclatement de la guerre, ce travail dut être interrompu, voire peut-être même fermé.

Le droit de se rattacher au courant, remontant à Cagliostro [Joseph Balsamo (1743-1795), dit Alexandre comte de Cagliostro] de la franc-maçonnerie Misraïm, Steiner l'avait acquis en 1906. Les rituels franc-maçons furent par contre organisés par lui. Jusqu'en 1911, ce travail fut caractérisé comme une franc-maçonnerie, puis, en 1913 rebaptisé « service-Misraïm » et pour finir « Service-Michel ». Conformément à cela, ce courant est aussi désigné comme « franc-maçonnerie égyptienne ». Avec celui-ci il est question de la formation de l'âme de sensibilité sous les conditions de l'époque de Michel. Le penser qui se plonge en se délectant dans la mise en action sensorielle, doit être reconfiguré en un organe organisant et tâtonnant ce qu'il perçoit. L'être humain s'empare de ce fait consciemment de ses sens et prend une responsabilité sur ce qu'il laisse

¹ Voir Rudolf Steiner : *Instructions ésotériques pour la première Klasse de l'université libre pour la science de l'esprit au Goetheanum*, (GA 270a), Dornach 2008, p.1

² Rudolf Steiner : *Le Congrès de Noël pour la refondation de la Société anthroposophique universelle 1923/1924*, (GA 260), Dornach, p.50.

pénétrer dans son âme depuis l'extérieur [et aussi une responsabilité sur ce qui lui vient « à l'esprit », donc de l'intérieur, car il ne voit que ce qu'il connaît (Steiner), *ndt*].

Dès 1907, Rudolf Steiner avait reconnu la nécessité que « l'être humain en arrive à entretenir un rapport d'écouler vis-à-vis de l'Archange Michel. »³ Il caractérise Michel comme l'Archange de l'idéalisme psychique. Pour les plus anciens Théosophes, familiarisés à la conceptualité hindoue, il expliqua alors qu'il s'agissait de saint Dhyan Chohan.⁴

À Berlin, en décembre 1904, Steiner décrivait déjà le grade de la franc-maçonnerie Misraïm d'une manière plus détaillée et pertinente. Il constate que la totalité de la franc-maçonnerie de haut niveau est à ramener à Cagliostro, dont les tâches centrales consistaient à acquérir la pierre des Sages [pierre philosophale ou des Mages, ou encore « compost bio-dynamique mûr » *ndt*], et la connaissance du pentacle. « Dans l'école qu'avait fondée le landgrave de Hessen, il s'agissait essentiellement de deux choses : de la pierre des sages et de la connaissance du pentacle. Sous une forme quelque peu atténuée, continue de vivre à présent la franc-maçonnerie fondée à cette époque par le Landgrave de Hessen. Pour préciser, toute cette maçonnerie comme je vous l'ai décrite, on l'appelle aussi rite égyptien, rite de Memphis et Misraïm. »⁵

Il existe en conséquence une continuité ininterrompue du travail ésotérique de Rudolf Steiner en rapport avec Michel, depuis au plus tard 1904. Lorsque, en janvier 1906 — par le grand maître de l'ordre de Memphis-Misraïm, Theodor Reuß, parfaitement justifié du point de vue du droit — Rudolf Steiner put recevoir l'autorisation de tenter un renouvellement de la franc-maçonnerie dans le cadre du rite Memphis-Misraïm ; il s'était par conséquent déjà relié à Michel et résolu à se rattacher à certains francs-maçons de hauts grades, pour préciser à Cagliostro⁶ et Charles de Hessen⁷.

Dans le traité secret conclu avec l'ordre de Memphis Misraïm et par la convention fraternelle, Rudolf Steiner obtint le droit d'élaborer les grades un à trois, et d'instituer aussi un chapitre et un temple mystique, donc les grades de perfection et les hauts grades. Il reçut, en outre expressément, le droit de mener les hommes et femmes admis jusqu'au 30^e grade. Lorsqu'il eut accueilli le centième candidat, il dut être nommé grand-maître général en fonction, des 33^e 60^e 96^e, grades ce qui survint aussi en juin 1907⁸. Steiner a donc repris la franc-maçonnerie égyptienne, à laquelle s'était rattachée aussi Helena Blavatski, l'a renouvelée et mise en relation à l'action actuelle de Michel.

Une « trace toute particulière »

Avec son renvoi à Cagliostro et Charles de Hessen, Steiner rend attentif au fait qu'à l'époque de Goethe, il existait un courant souterrain dans la culture qui avait son origine dans l'école de Michel. Ce courant de fond fut très rapidement reconnu par Steiner, car il écrivait, dès 1890, à Richard Specht au sujet du « conte » :

Toute la confession de foi de Goethe repose dans ce conte, — et l'on ne peut pas expliquer cela sans avoir traversé certaines choses qui se sont déroulées entre 1790 et 1820 en Allemagne dans le silence et l'invisible. Je suis donc sur une trace toute particulière.⁹

³ Rudolf Steiner : *Mythes antiques et leur signification* (GA 92), Dornach 1999, p.20.

⁴ À l'endroit cité précédemment.

⁵ Rudolf Steiner : *la légende du Temple et la légende Dorée* (GA 93), Dornach 1979, p.108.

⁶ Klaus H. Kiefer (éditeur) : « *Cagliostro. Documents au sujet des Lumières et de l'occultisme*, Munich 1991. — L'ouvrage plus ancien de Henry Ridgely Evans : *Cagliostro and his Egyptian Rite of Freemasonry*, New York 1930, donne un aperçu des circonstances de sa vie. La mauvaise réputation de Cagliostro repose sur des malentendus et propos intentionnellement malveillants diffusés à son égard.

⁷ Au sujet de sa biographie, voir : Jens Ahlers, et autres (éditeurs) : *Le landgrave Charles de Hessen 1744-1836. Vice-roi dans le duché de Schleswig-Holstein*, Schleswig 1996.

⁸ Dans Rudolf Steiner : *Au sujet de l'histoire et des contenus de la section du culte cognitif de l'école ésotérique 1904-1914* (GA 265), Dornach 1987, pp.82-85 & pp.92-93.

⁹ Rudolf Steiner à Richard Specht, Weimar, 30 novembre 1890, dans *Lettres*, vol. II (GA 39), Dornach 1987, p.37.

Goethe fut aussi redevable de son impulsion pour le « conte » aux *Lettres esthétiques* de Schiller.¹⁰ Schiller lui avait adressé les *Lettres*, dans lesquelles il fondait la faculté de liberté de l'être humain dans toute qualité d'artiste cultivée. Goethe avait « savouré à petite gorgée un précieux élixir » en lisant la présentation des arguments philosophiques de Schiller et en se rattachant à cette lecture, surgit dans son âme « le conte ». Autant Schiller que Goethe se trouvaient alors, sur une seule et même inspiration, car ils étaient unis de sorte qu'ils parlaient du même cœur.

Friedrich Schiller, à son tour, avait signalé dans ses *Lettres esthétiques* qu'il avait trouvé les idées de base de son ouvrage dans les cours de Fichte : « Je le réfère ici à un ouvrage récemment paru, les cours de Fichte : *Conférences sur la détermination du savant* de mon ami Fichte, dans lequel se trouve une déduction très lumineuse de ce principe qui n'avait jamais été tenté sur cette voie », écrit Schiller dans une note à propos de la 4^{ème} lettre. Il a en tête la phrase centrale qui exprime le principe par lequel tout être humain individuel porte en lui un être humain purement idéal. Dans cette phrase, il est question, au fond, d'une composante supérieure essentielle de l'être humain, d'un Je dual.

Ainsi se révèle que la philosophie du Je de Fichte, les « lettres esthétiques » de Schiller et le « conte » de Goethe, proviennent d'une seule et même source d'inspiration. Les amis s'enflammèrent mutuellement à ce qui vivait chez l'un et chez l'autre et chez chacun d'eux la même inspiration se fit jour de trois manières. Le « conte » de Goethe libère le regard sur l'archétype de l'ésotérisme de la *Mitteleuropa*.

Le « conte » de Goethe

De mémoire d'être humain, la faille qui est éprouvée entre le monde des vivants et le monde des défunts a toujours été représentée par un Fleuve. Pour les Égyptiens, c'était le Nil même qui séparait, les défunts, (les « occidentaux » [ou encore ceux qui sont à l'Occident, là où se couche le Soleil, *ndt*]) des vivants. Vers le monde sumérien-babylonien des enfers, les « eaux de la mort » devaient être surmontées, à l'aide du nautonier Urschanabi. Les Grecs parlaient de quatre fleuves des enfers.

La même chose vaut aussi à partir de la naissance. Sur les berges du Nil, on se racontait que Moïse avait été poussé sur l'eau dans une caissette de roseaux tressés. Platon certifie la manière de voir grecque selon laquelle les êtres humains qui cheminent, à partir du royaume des non-encore nés, vers la réincarnation, et avant de devoir prendre corps, doivent boire au fleuve du Léthé, ce par quoi ils oublient leurs expériences de vie prénatales.

Les deux cheminements spirituels mènent — en correspondance à cet antique savoir, à l'eau, à un fleuve. Le passage oriental de ce fleuve est accompli, conformément à la nature au matin de la vie, celui occidental au soir de la vie.

Cette image s'éleva dans l'âme de Goethe, lorsque vers 1794/95, puissamment stimulée par les *lettres esthétiques* de Schiller, il écrivit le « conte » dans ses « *Causeries d'émigrés allemands* », dans lesquelles il rapportait des conversations de réfugiés en provenance d'Alsace, une famille noble avec un groupe de bourgeois qui lui sont attachés. Ils étaient en fuite devant les armées de la Révolution, avaient traversé le Rhin et se racontaient à présent des histoires les uns aux autres.

La série des récits laisse reconnaître une intensification. Goethe commence avec un récit dans lequel un amoureux, passionné et éconduit, rend visite à sa vénérée, après sa mort. Pendant un an et demi, s'ensuivent des cris pitoyables, coups de pistolet, applaudissements, finissant par laisser de douces tonalités suspendues. S'ensuivent alors d'autres simples phénomènes fantomatiques, qui restent toujours inexpliqués, et une histoire d'esprit frappeur. Après une série d'autres récits qui culmine provisoirement dans le récit de Ferdinand, lequel guidé seulement par la sensibilité de ses sentiments, laisse reconnaître un développement de l'âme merveilleux mené par elle-même. Il n'a besoin d'aucun miracle, parce qu'il reconnaît et ressent en lui la volonté d'évolution. Il est lui-même le prodige en question. Après cela, en conclusion, vient le « conte », s'il poursuit cette série, il ne peut que présenter un développement spirituel parfaitement conscient, une histoire intuitive.

Bien avant que l'aube pointe, Goethe laisse encore des feux follets brillants d'eux-mêmes et venant de l'au-delà franchir vers ici-bas d'un bond la rivière, par un passeur, lequel ne peut que permettre dans ce sens un

¹⁰ Friedrich Schiller : *Sur l'éducation esthétique de l'être humain*.

tel franchissement à ses invités. On ne franchit naturellement la porte de la naissance que dans un seul sens du cheminement naturel. La vivacité d'esprit innée des feux follets fait tanguer la barque de manière impertinente. Ceux-ci, en effet, ne prennent absolument pas d'attention à leurs propres idées illuminantes. À peine les ont-ils produites qu'elles retombent tout autour d'eux comme des pièces de monnaie d'or sonnantes et trébuchantes (concepts). La vraie valeur de leurs idées, ils ne la reconnaissent pas du tout. À peine parvenus sur la berge d'en face les feux follets constatent, avec effarement, qu'ils n'y trouveront pas ce qu'ils y cherchaient et doivent revenir sur l'autre berge.

Un serpent vert raconte ensuite aux feux follets, que le soir venu, on peut y parvenir en se laissant porter par l'ombre des géants. Le géant, comme quintessence des forces de volonté tournée vers les actes de la Terre, n'est en rien capable de quoi que ce soit en considération du passage du fleuve ; son ombre, la fatigue du jour, par contre, nous y ramène nonobstant chaque soir — comme à la fin de la vie —. Ce n'est qu'au matin et au soir que d'une manière naturelle on le traverse d'un côté et de l'autre, respectivement : dans l'éveil, ou selon le cas par la naissance et dans l'endormissement, ou selon le cas, la mort. Cela étant, dans son « conte », Goethe laisse le serpent évoquer encore une troisième voie, un cheminement, qui peut être réalisé(e) au moment le plus resplendissant du jour, en plein midi. Sa description attire l'attention sur un troisième courant spirituel dans le monde, qui précisément dans la *Miltteleuropa* de l'époque de Goethe, a surgi avec une grande puissance. Cette troisième voie vers le pays de l'au-delà, le serpent vert l'inaugure dans son discours aussi de manière pratique. Chaque jour, au moyen de son corps, il édifie un pont sur le fleuve. Ceux-là qui dans le « conte » traversent le fleuve et emprunte le pont de son corps, recherchent le spectacle du beau lis.

La belle fleur du lis habite, pour préciser, au-delà du fleuve et l'adolescent qui l'aime ne peut pas complètement se lier à elle qui l'aime aussi. Chaque jour, donc, il emprunte le cheminement de midi, que le serpent édifie pour lui durant un temps bref, mais il ne peut que contempler la fleur sans pouvoir l'emporter et la ramener ici-bas, de ce côté-ci. La vision intuitive de cet objectif aimé, hautement aspiré, qu'il ne peut pas atteindre, paralyse l'élan du noble adolescent. S'il se laisse profondément touché par elle, alors il doit tomber mort, à savoir, il doit renoncer à sa propre vie.

Mais le serpent vert, qui vit dans les failles de la terre, avait soigneusement ramassé et absorbé en lui les pièces d'or sonnantes et trébuchantes, que les feux follets avaient répandues autour d'eux. De ce fait il commença à resplendir de l'intérieur. Le serpent est ici une image pour une énergie dans l'âme humaine, qui fait vivement sans cesse un mouvement en avant sur le sol. Cette énergie pourrait être caractérisée comme un « penser structurant ». Celui qui s'y prend avec ses idées de sorte qu'à peine les avoir en tête — il les présente aux monde et les applique aussitôt sur celui-ci, se comporte alors comme des feux follets. Le serpent vert, par contre, « digère » les idées : il repose et fait silence, après les avoir pensées une première fois — continue de les penser en s'identifiant à elles par le sentiment, au point de se laisser métamorphoser de l'intérieur par leur lumière.

Dans le « conte », le serpent avait déjà depuis bien longtemps, créé la possibilité pour un temps bref de parvenir à traverser dans la plus grande illumination de la conscience dans le royaume de notre origine. Par le pont, par lui brièvement construit comme une arche à midi, l'adolescent put traverser et contempler au moins intuitivement la fleur du lis. Mais s'unir à elle, ici-bas, de ce côté-ci, lui étant défendu par ce pont du jour. Ce qu'il percevait de l'au-delà, il ne savait pas le transposer ici-bas. Dans les « *Lettres esthétiques* » de Schiller, Goethe découvrit la stimulation philosophique pour son tableau imaginaire : « Tout être humain individuel, peut-on affirmer, porte selon la prédisposition et la détermination, en lui, d'un être humain purement idéaliste, avec l'unité immuable duquel il met en harmonie la grande tâche de son existence dans toutes ses diversités. » Schiller ne dit pas ici « tout être humain », mais bien plutôt « tout être humain **individuel** ». Ce qui est donc, en outre, exprimé par lui ne vaut pas en conséquence pour tout homme, mais bien seulement pour tout être humain **individuel**. Mais ce qu'est un être humain individuel, il ne le présuppose pas, au contraire, il le détermine directement dans ce qui suit. Car **individuel**, l'être humain le devient du fait qu'il saisit « la grande tâche de son existence » comme sa propre volonté. Par son développement naturel [l'évolution biologique qui l'a amené à ce point-ci, *ndf*], il n'est pas identique à cet « être purement idéal en soi », mais il l'est en prédisposition (de manière pré-natale) et il le deviendra selon sa

détermination (de manière *post-mortem*). La prédisposition se trouve donc au point de départ de tout développement humain, la détermination du but ou de la fin. Ici aussi nous sommes doucement renvoyés à la porte de la naissance et à la porte de la mort. Au-delà de ces deux portes, l'unité avec l'être humain idéal — la fleur du lis — est possible.

Au début de son existence, l'être humain était uni à la fleur du lis et il le sera de nouveau à la fin de celle-ci. La grande tâche de son existence c'est de s'accorder harmonieusement dans l'existence avec l'unité immuable de l'être humain idéal (la fleur du lis). Personne, en dehors de l'être humain lui-même, ne peut se fixer cette tâche. C'est seulement de cette façon qu'il devient un être humain individuel. Que l'être humain (l'adolescent) élève l'idée de soi comme un idéal, qu'il se mette à aimer cette idée, alors il s'efforcera à s'accorder avec le pur être humain idéal — dans toutes ses diversités temporelles. Toute être humain est un tel adolescent, un fils de roi sans royaume — c'est égal qu'il soit femme ou homme, qu'il soit noire, rouge, blanc ou jaune.

Le penser pur forme en cela, pour l'adolescent, un pont provisoire, tandis que celui-ci rend en tout premier lieu visible l'idéal dans la conscience la plus illuminante. Pourtant, il ne peut tout d'abord s'y unir durablement dans son existence. Certes il peut sans cesse la contempler et enflammer de nouveau la nostalgie de s'y unir durablement, néanmoins il revient sans cesse de ce côté-ci, sur cette berge d'ici-bas.

Effectivement l'idéal de l'origine est véritablement l'être humain dans l'homme et la femme. L'idée se veut elle-même — et en se réalisant elle-même, elle devient son propre but : elle est autonome, une fin en soi.

[Mais attention, même vis-à-vis de cette idée ou idéal, il ne faut jamais oublier la phrase **ultime** de la *Philosophie de la liberté* de Rudolf Steiner, ici traduite en français par Geneviève Bideau : « **Il faut pouvoir se poser en face de l'idée, dans une expérience vécue ; sinon on tombe sous sa domination.** » [édition du centenaire, Novalis, Montesson 1993.], *ndt*]

Johann Caspar Lavater...



Johann Caspar Lavater

Le cercle autour du prince Charles de Hessen-Kassel (1744-1836), avait un accès beaucoup plus direct aux sources spirituelle, avec l'un des plus grands esprits de l'idéalisme allemand, lequel se tenait en contact avec le théologien et philosophe zurichois, Johann Caspar Lavater (1741-1801).

Le penser et l'action de Lavater sont plutôt à comprendre comme une quête du sentir qu'à l'instar d'une théologie systématiquement composée. Il tient en effet l'expérience vivante du Christ pour le fondement du Christianisme, auquel il ne pouvait conférer de dogmatisme aussi correct fût-il. Son biographe, Horst Weigelt écrit : « Au centre de son penser et de son action, se trouvait, pour le moins depuis 1768, le caractère expérimentable de la transcendance »¹¹.

Lavater lui-même s'exprime, en 1776 : « Je veux [...] une certitude d'un Dieu, qui toute sublimité infinie mise à part, me donne, pour moi, une preuve de son existence »¹². Il était d'avis qu'il fallait découvrir en l'être humain, à l'instar d'une image de Dieu, les traces laissées des trois qualités essentielles du divin : à savoir, les traces de la toute-puissance divine, de la sagesse et de l'amour. Tout individu a « toutes les forces de la divinité pour le moins closes, pour le moins sommeillantes et non développées en lui »¹³. De profondes énergies d'âme s'agitent chez Lavater qu'il essayait de comprendre à sa façon. Il tentait de développer « l'être humain purement idéal », dont parle Schiller et donc l'être

humain supérieur que porte tout être humain individuel en lui. Cette essence humaine profonde, comme la pensait Lavater, pouvait se révéler visiblement, mais aussi invisiblement et intuitivement, comme l'entité du

¹¹ Horts Weigelt : *Johann Kaspar Lavater. Vie oeuvre et action*, Göttingen 1991, p.74.

¹² Johann Kaspar Lavater : *Esquisse de quelques idées sur un concept de religion*, 1785, §73. Bibliothèque centrale de Zurich. FA Lav. Ms. 56, n°4a. Cité d'après Horst Weigelt: *Johann Kaspar Lavater*, p.75.

¹³ *Ebd.*

Christ. [George Sand partageait exactement aussi cette idée, voir *Histoire de ma vie* Tomes I & II, édition Flammarion, *ndt*]. Ainsi la physiognomonie de Lavater repose-t-elle sur la quête de Lavater de l'étincelle divine en tout être humain, qui pour lui devait s'imprégner jusque sa forme [*Gestalt*] extérieure. Les *fragments de physiognomonie* de Lavater, très appréciés de Goethe, qui parurent en quatre volumes entre 1775 et 1778, sont une tentative d'apprendre par l'étude le langage des phénomènes apparents. Mais l'apparence devrait être pourtant condensée en ce qui se manifeste, telle est là l'attente de Lavater. Il se voyait ainsi d'accord avec le rédacteur de l'Évangile : « Toute sentimentalité dévorante, qui se fonde sur des expériences intuitives sensibles ou suprasensibles me semble extérieure à la foi en Christ. Pas un seul exemple de foi n'a mentionné l'Écriture, qui ne reposât point sur une expérience sensible ou intérieurement et spirituellement limpide ; Avec cela je te prie si souvent — C'est pourquoi : « Que Tu sois, soit, ainsi donc montre moi que Tu es ! ».¹⁴

... et le cercle de Copenhague

Le ministre danois, le comte de Bernstoff et son épouse, qui appartenaient à un petit cercle d'âmes « *seh-süchtigen* [enragées de voir, *ndt*] », invitèrent Lavater à Copenhague. Horst Weigelt écrit à ce sujet :

Un cercle existait à Copenhague, depuis à peu près 1789, dont les membres se trouvaient soi-disant en contact médial avec le Christ. Le chef de cette très petite société secrète était le prince Charles de Hessen-Kassel (...). Comme gouverneur royal, il résidait au château Gottorf dans le Schlessig, dans le territoire duquel avait aussi séjourné, dans la dernière année de sa vie, l'alchimiste nimbé de mystère, le fameux comte de Saint Germain. Lavater s'est trouvé en contact épistolaire avec ce cercle, composé de cinq membres seulement, avec le ministre d'état, Andreas Peter comte de Bernstoff et, en particulier, avec l'épouse de celui-ci. Il avait appris d'eux maintes prédictions que ces personnes communiquaient en partie. À partir de cette correspondance, malheureusement extrêmement fragmentaire seulement, ces communications qui avaient été faites sous le sceau du secret, étaient toutefois formulées d'une manière très vague. Ce qu'il y a de certain seulement, c'est que les membres de ce cercle, en particulier le prince Charles, pensaient se trouver en liaison avec le Christ comme avec des esprits et, sur des questions posées à ceux-ci, ils en recevaient des instructions concrètes à partir d'une nuée blanche flottante au-dessus d'eux. Il est vrai que les questions devaient être formulées de manière telle que l'oracle n'eût besoin d'y répondre seulement par oui ou par non.¹⁵

Horst ne parle pas en détail sur ce qui s'est passé à Copenhague. Lavater projetait de publier ses récits de voyage, mais il ne parvint qu'à en publier une partie seulement.¹⁶ Dans un livre antérieur, Weigelt parlait encore, non pas d'une nuée, mais d'un phénomène lumineux :

Là, dans le cercle de Copenhague, dont le prince Charles de Hessen-Kassel a été le centre, il espérait entrer en contact réel avec le Christ, au moyen d'un phénomène lumineux ou bien pour le moins, pouvoir voir celui-ci.¹⁷

Charles de Hessen déployait en outre, au sein des milieux maçonniques, une activité vaste et profonde. Il gouvernait la pays depuis l'Elbe jusqu'au milieu du Jutland pour le roi du Danemark et fut responsable en 1782, dans le cadre de l'ordre de franc-maçonnerie templière de la « stricte observance », pour les provinces

¹⁴ Johann Caspar Lavater : « *Hand-Bibliothek* », 1791, Tome 2, pp.164 et suiv. Cité d'après Horst Weigelt : *Johan Kaspar Lavater*, p.80.

¹⁵ À l'endroit cité précédemment, pp.58-59.

¹⁶ Voir Johann Casper Lavater : *Voyage vers Copenhague à l'été 1793. Extraits de son journal. Foncièrement à la simple intention de ses amis* [1794].

¹⁷ Horst Weigelt : *Lavater et les secrets dans le pays. Distance et proximité. La relation de Lavater avec les mouvements de piété au 18^{ème} siècle*, Göttingen 1988, p.116.

de la basse et haute Allemagne. Pour approcher l'accomplissement de ses désirs, Johann Caspar Lavater avait rendu visite, en 1793, au landgrave Charles et à son cercle de Copenhague avec lequel il fut de temps en temps en relation épistolaire active. Car à Copenhague et dans le Schleswig, on avait la conviction de se trouver en contact direct avec le Christ et de son Disciple bien aimé. Lavater, qui avait emmené sa fille Annette, à Copenhague, fut le seul et unique dans le groupe à n'avoir pas aperçu la nuée blanche dont parlait Charles de Hessen. Il entreprit son voyage de retour dans une atmosphère d'âme aux sentiments mitigés. Charles de Hessen, lui écrivit bientôt qu'à l'occasion d'un prochain voyage dans le nord, il eût pu éventuellement avoir l'occasion de rencontrer [l'apôtre, *ndt*] Jean encore bien vivant. Cet espoir nourrit encore bien longtemps les amis de Copenhague qui, en attendant, lui envoyèrent même un billet de parchemin avec des inscriptions grecques, lequel était censé provenir des mains mêmes de [l'apôtre, *ndt*] Jean.¹⁸

Le comte de Saint Germain



*Der Graf von
Saint-Germain*

Le cercle autour du prince Charles de Hessen se voyait donc en contact direct avec l'entité-Christ et en lui vivait l'idée de réincarnation — laquelle était caractérisée par le terme de « rotation » — dans une forme si concrète que l'on croyait avoir des connaissances sur des incarnations précédentes. Celui qui prend au sérieux l'idée de réincarnation, ne peut pas ne pas s'empêcher d'en arriver aussi à la question des corporifications [*Verkörperungen*] antérieures d'être humains particuliers. Pourtant la connaissance des séries de prises de corps [*Verkörperungen*] personnelles est extrêmement difficile, un point sur lequel Rudolf Steiner insiste. Cela ne peut d'abord mener de travers sur des clefs spéculatives. Une réelle connaissance des diverses incarnations [*Inkarnationen*] n'est possible que sur la base de la formation d'une contemplation intuitive suprasensible. C'est à cela qu'on s'efforçait, pour le moins, dans le cercle autour du prince Charles de Hessen.

Cela étant, on rapporte que Charles de Hessen se trouvait dans une relation d'amitié entretenue avec le personnage très énigmatique du comte de Saint Germain. Selon Rudolf Steiner, avec celui-ci, il s'agissait d'une ré-corporification [*wiederverkörperung*] exotérique de Christian Rose-Croix. Celui-ci est mis à son tour, à un autre endroit, en relation

avec Jean l'Évangéliste.¹⁹ Manifestement Charles de Hessen était du même avis, car Jean eût ainsi — conformément aux convictions de Charles et de Rudolf Steiner — effectivement séjourné à proximité du prince Hessois et eût même été son hôte des années durant. Charles rapporta lui-même que Saint Germain s'ouvrit un jour à lui en lui confiant qu'il avait été contemporain du Mystère du Golgotha. Là-dessus le prince, fit part au comte de Saint Germain du trouble qui l'envahissait à ce propos, car autant le dire, il n'avait absolument pas remarquer que Saint Germain fût même chrétien. Saint Germain lui aurait demandé alors s'il connaissait le tableau d'Annibale Caracci « *Le couronné d'épines* », qui se trouve à la Galerie de Dresde ? Tout en ajoutant ensuite que c'était bien là : « Son portrait craché ! » Le prince Charles aurait alors

¹⁸ Horst Weigelt : *Johann Caspar Lavater*, pp.58 et suiv.

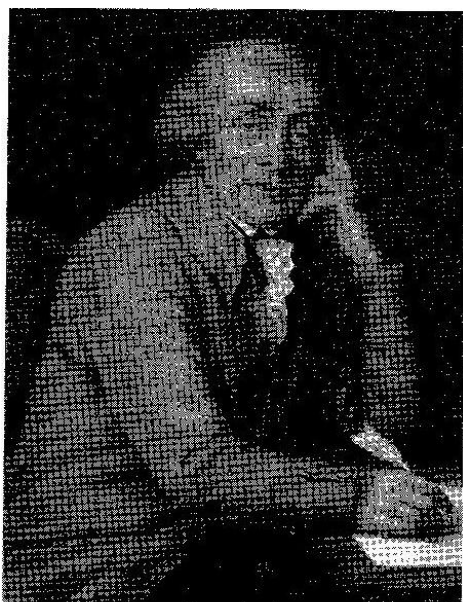
¹⁹ Voir Rudolf Steiner *Le christianisme ésotérique et la conduite spirituelle de l'humanité*, (GA 130), Dornach 1995, p.67 et Hella Wieberger : *Au sujet de la recherche d'Hiram et Jean de Rudolf Steiner dans Rudolf Steiner : Au sujet de l'histoire et des contenus des sections culturelles cognitives de l'école ésotérique 1904-1914*, (GA 265), Dornach 1987, p.423.

[D'autres, comme Thomas Meyer de Bâle, se sont essayés, dans le genre du roman, à imaginer une « ré-corporification ». Dans son *Inviolable pacte*, où il raconte le retour à la fin du 20^{ème} siècle de l'un des élèves les plus proches de Rudolf Steiner.

D'ailleurs, plus proche de nous par le sentiment, l'œuvre de George Sand évoque aussi, avec surprise, le comte de Saint Germain — cette fois, comme le « furet du bois joli » de la chanson, il séjourne à la cour du terrible Frédéric II de Prusse — dans son roman *Consuelo* et surtout la suite de ce roman, à savoir : *La comtesse de Rudolstadt*, où se déploie toutes les idées de confréries et de vie sociale et spirituelle de cette grande Dame du Berry et de France. Même s'il faut dire que le brave et énigmatique Saint-Germain — un comte sur lequel on se fait ainsi bien des mécomptes — reste complètement à la mode — même à notre époque on pourrait regrettablement au moins en rencontrer une bonne dizaine. *ndt*]

posé la question au comte : « Ainsi donc, comment pouvez-vous affirmer cela ? » La réponse du comte de Saint Germain : « Je l'ai vu de mes yeux, en effet ! » On peut plus facilement comprendre, d'après les déclarations des mystiques de Copenhague, qu'avec tout cela, ils aient induit chez Lavater la perspective subtilement appétissante de pouvoir rencontrer un comte de Saint Germain qui ne fût autre que Jean. Le voyage de Lavater à Copenhague eut donc lieu en 1793 ; or, l'échange de lettres se poursuivait des années encore. Mais selon les souvenirs de Charles de Hessen et l'acte de décès de l'église, le comte de Saint Germain avait été inhumé, avant ce temps à [Saint-, *ndt*] Nicolas d'Eckenförde, dès 1784. Comment donc les participants de l'oracle de Copenhague furent-ils en mesure de faire ce genre de promesses à Lavater ? Dans son exposition des hauts grades de la franc-maçonnerie, Rudolf Steiner, en 1904, avait précisé que le comte de Saint Germain était certes officiellement décédé en 1784, mais qu'à la suite de cela, il avait encore été vu en plusieurs lieux : à Paris, le 16 octobre 1793, lors de l'assassinat de la Reine, le 9 novembre 1799 (à l'approche du 18 Brumaire, à savoir le coup d'état de Napoléon), le 21 mars 1804, en janvier 1915 et le 13 février 1820 (lors du meurtre du Duc de Berry)²⁰. En outre, il fut aussi aperçu à Vienne en 1790.²¹ Si le cercle de Copenhague affirmait que Lavater eût peut-être eu l'opportunité de rencontrer l'apôtre Jean qui vivait encore, on connaissait, en tout cas dans ce cercle, l'identité de Saint-Germain et de Jean.

Investigation de rotation



Diethelm Lavater

L'importance, qu'a eu l'idée de la ré-corporification [*Wiederverkörperung*], éventuellement pour les grades élevés, de la franc-maçonnerie, ressort nettement des échanges de lettres entre Diethelm Lavater [1743-1826] — le cadet de Johann Caspar — et Charles de Hessen.²² Diethelm Lavater était médecin et pharmacien à Zurich. Il avait beaucoup appris de son aîné de deux ans, au sujet de Charles de Hessen. Ainsi note-t-il : « En outre, le cercle autour du prince Charles de Hessen défendait une idée de réincarnation (*Reincarnationsvorstellung*), que l'on désignait par rotation. Ainsi affirmait-on que Auguste de Bernstorff avait été autrefois la grande pécheresse Marie Madeleine. »²³ Dans cette première communication-là apparaît déjà aussi, à côté des représentations idéelles importantes au sujet de la réincarnation, l'image, le tableau d'un ordonnancement individuel d'incarnations, précis et peut-être trop déterminant. Autour du prince Charles de Hessen — selon sa propre conviction — s'étaient regroupés à l'époque quelques-uns de ces êtres humains-là qui avaient été autour de Jésus-Christ. Johann Caspar Lavater apprit du cercle de Copenhague, qu'il avait été lui-même dans une vie antérieure, Joseph d'Arimathie. De fait Lavater a rédigé une épopée « *Joseph d'Arimathie* » qui parut en 1794.²⁴ La

communication dut en résulter par conséquent du contexte de son voyage à Copenhague et Lavater l'a bien prise au sérieux.

En outre, on rapporte que Charles de Hessen « croyait tout sérieusement que l'âme de Melchisédek était passée en lui ». ²⁵ Sur l'arrière-plan de ces déclarations, il est tout particulièrement intéressant qu'il recommandât aux membres de l'ordre des « Frères asiatiques » de fonder une loge « Melchisédek » purement juive. D'autres fondateurs de loges, incités par lui, fondèrent à Altona la loge « Charles au

²⁰ Témoignage de la comtesse Adhémar. Voir Hella Krause-Zimmer : *Christian Rose-Croix* », Dornach 2009, pp.183-184.

²¹ À l'endroit cité précédemment, pp.189-190.

²² Werner G. Zimmermann (éditeur) *De l'ancienne à la nouvelle franc-maçonnerie. Échange de lettres et discours en loges de Diethelm Lavater après 1800*, Zurich 1994.

²³ Horst Weigelt : *Hohann Caspar Lavater*, pp.58 et suiv.

²⁴ À l'endroit cité précédemment, p.88.

²⁵ Olaf Klose & Christian Degn : *Le duché dans l'état unitaire 1721-1830*, dans : Paul Volquart : *Histoire du Schleswig-Holstein*, vol.6, Neumünster 1960. p.269.

rocher », qui portait pareillement le nom de Charles. Par ailleurs, il a été rapporté que Charles s'était considéré comme une réincarnation de Pierre.²⁶ Il a dû pareillement être convaincu que sa fille, Marie-Sophie-Frederike, laquelle avait épousé le successeur au trône danois, Frederik VI, avait été la mère de Jésus homonyme au Tournant des Âges.²⁷

La confiance dans la recherche de Charles sur la réincarnation émane de l'échange de lettres entre Diethelm Lavater et Charles de Hessen. Il s'avère cependant simultanément que Charles ne répondait pas sans plus à de telles questions. Diethelm Lavater lui a demandé de lui dévoiler qui lui-même avait été dans son incarnation précédente. Il écrit, le 21.1.1824 : « Vous laissâtes sans réponse mes interrogations précédentes — quant à qui pussé-je donc avoir été dans mon existence précédente ? — Peut-être que celles-ci fussent par trop générales ? Mais si je vous désigne à présent les périodes dans lesquelles je crois avoir vécu — Peut-être vous autoriseriez-vous à m'indiquer les noms (ce sont des noms bibliques) pour ma confirmation ou vérification propre : **1.** à l'époque du Déluge, **2.** au temps de Joseph en Égypte, **3.** au temps de la Crucifixion du Seigneur. »²⁸

Diethelm Lavater avait été informé, autour de 1780, de la doctrine de rotation.²⁹ Une lettre de 1801, adressée à Jung-Stilling, montre que dans les années 1870, cette idée, « non seulement illumina le médecin zurichois, mais plus encore lui répugna si totalement, qu'il en eût la nausée ».³⁰ L'année 1801 lui délivra cependant « la révélation de mille autres chose de Dieu, autrement inconcevables dans les conduites de Dieu dans la destinée des êtres humains, pour la joie, l'apaisement et l'illumination de l'âme ». Diethelm Lavater ne se satisfaisait pas seulement d'une théorie générale de ré-corporification, il voulait savoir qui il avait lui-même été auparavant. À Charles de Hessen, il demanda de quoi il s'agissait dans le nouveau grade organisé par lui et à quoi il s'en tenait en matière de rotation.³¹ Charles, dans sa réponse, n'alla certes pas aussi loin que Diethelm Lavater l'eût rêvé, mais il écrivit, quoi qu'il en soit : « En ce qui concerne la rotation, qui est en vérité la clef qui rend tout intelligible, je vous joins ici un bulletin d'un frère bien informé sur ce qu'il faut en penser, lequel renferme le plus souvent des paroles de la Bible s'y rapportant »³².

Les figures secrètes de Rose-Croix

Les figures de Rose-Croix de Hinricus Madathanus ou Adrian von Mynsicht, esquissées en 1620, qui furent aussi imprimées en trois cahiers entre 1785 et 1788 à Altona, renvoient au courant de l'école de Michel. Étant donné que l'imprimeur et éditeur, Johann David Adolf Eckhardt, était « l'imprimeur privilégié du roi du Danemark », il faut partir du fait que Charles de Hessen, qui représentait le souverain dans la danoise Altona, agréa ces figures, voire qu'il eût lui-même mandé de les publier. L'un des tableaux, qui montre les êtres humains placés entre deux corrupteurs, renvoie, par une image sur laquelle on ne peut se méprendre, à la relation des figures avec l'école de Michel. Elle montre au centre un être, d'une grandeur surhumaine, dont le corps est recouvert par un matras utilisé pour les processus chimiques, presque aussi gros. Il tient la forme d'une balance dans la main droite et dresse un glaive de la main gauche. À l'intérieur du matras, on aperçoit deux personnes, dont l'une, assise, tenant un livre ouvert sur ses genoux, fait face à l'autre se tenant debout devant elle. Dans le livre ouvert, on peut reconnaître les lettres LIBER NATURAE. Au-dessus du livre ouvert, on aperçoit les symboles des planètes, chacun d'eux relié par un trait au livre. Manifestement une conception de la nature est décrite dans le livre qui met en relation un effet des planètes avec les substances terrestres. Ici Michel nous conduit dans son école et dans cette école est enseignée une conception Rose-Croix de la nature. La « franc-maçonnerie égyptienne » de Charles de Hessen, à laquelle

²⁶ Reiner de Hessen : *Le langrave Charles de Hessen. Franc-maçon entre Lumières et occultisme*, dans « *Landgrace Charles de Hessen 1744-1836* » édité par Reimer Witt et Hueyo Wulf, Schleswig 1997, pp.35-62, ici p.59.

²⁷ Olaf Klose & Christian Degn : *Le duché dans l'état uniaire*, p.269.

²⁸ Lettre de Diethelm Lavater à Charles de Hessen, 21 janvier 1824 dans : *De l'ancienne franc-maçonnerie à la nouvelle. Échange épistolaire et discours de loge de Diethelm Lavater après 1800*, Zurich 1994, p.479.

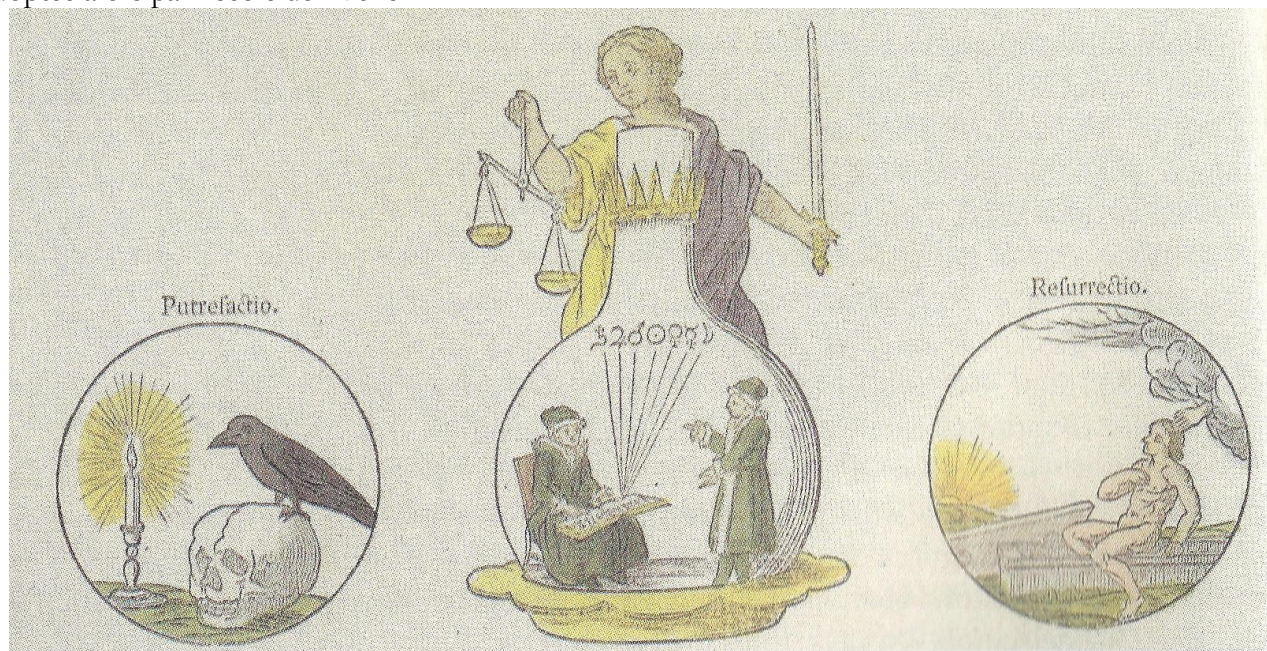
²⁹ Voir la lettre de D. Lavater à Charles de Hessen, 14 septembre 1823, dans : à l'endroit cité précédemment, pp.473 et suiv.

³⁰ Lettre de D. Lavater à J. H. Jung-Still, 19 mai 1801 dans : à l'endroit cité précédemment, p.109.

³¹ Lettre de D. Lavater à Charles de Hessen, 12 août 1819 : à l'endroit cité précédemment, pp.476 et suiv.

³² Lettre de Charles de Hessen à D. Lavater, 1^{er} septembre 1819 dans : à l'endroit cité précédemment, p.469.

Rudolf Steiner se rattacha, peut pour cette raison être considérée pareillement comme la forme terrestre adoptée alors par l'école de Michel.



L'école de Michel dans les figures secrètes des Rose-Croix

Die Drei 6/2016.

(Traduction Daniel Kmiecik)

Rold Speckner, né en 1949, vit comme écrivain et chargé de cours à Hambourg.

En 1967, il rencontre l'anthroposophie par l'entremise du Dr. Hans Börsen.

Avec le Pr. Walter Matthes, il collabora à sa recherche sur les *Externsteine* et participa à deux de ses publications. Il rédigea l'ouvrage *Die Externsteine als Mystorienstätte* avec le photographe Shristian Stamm en 1998. En même temps que ce présent article paraît son ouvrage *De la théosophie à l'anthroposophie. Anthroposophie à Hambourg* Vol. I 1898-1914, dans lequel sont donnés de vastes aperçus sur le déploiement du travail ésotérique de Steiner. On peut le commander auprès de la: **Anthroposophische Gesellschaft, Zweig am Rudolf Steiner Haus, Mittelweg 11-12, D 20148 HAMBURG.**